

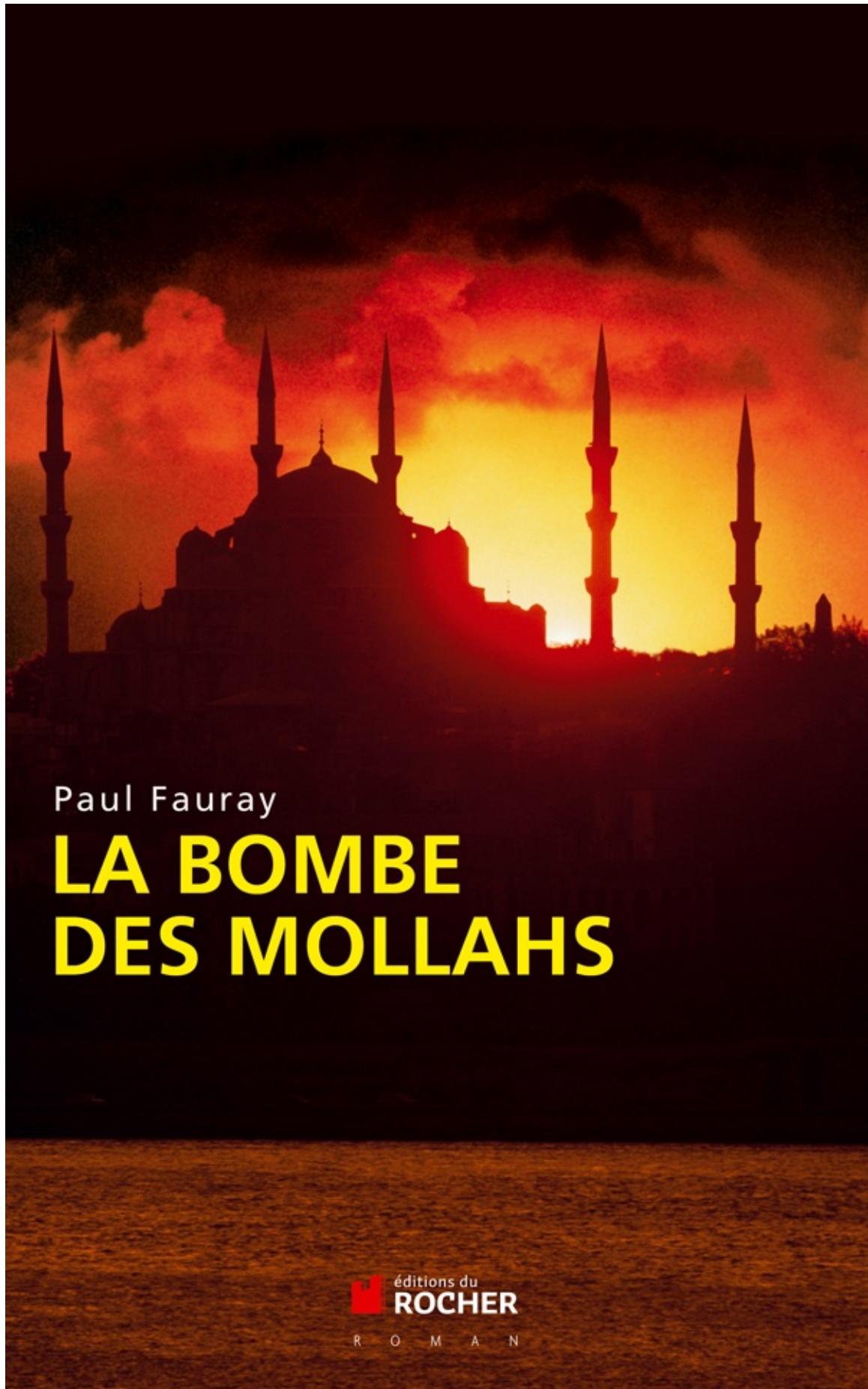


Paul Fauray

# LA BOMBE DES MOLLAHS

éditions du  
**ROCHER**

R O M A N



Paul Fauray

# LA BOMBE DES MOLLAHS

éditions du  
**ROCHER**

R O M A N

LA BOMBE DES MOLLAHS

## DU MÊME AUTEUR

*Mort sur annonces*, Liv' Éditions, 2003.

*L'Amant double*, Liv' Éditions, 2004.

*Toulon-sur-Seyne*, Liv' Éditions, 2006.

*Meurtre au Kosovo*, éditions Anne Carrière, 2006.

*La Sourate du Khamsin*, éditions du Rocher, 2010.

## PAUL FAURAY

# LA BOMBE DES MOLLAHS



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN : 978-2-265-07345-3

*À mon père, disparu avant que je sache qui il était vraiment.*

*À mes enfants, qui me donnent la force.*

*À tous ces morts que j'ai croisés et dont j'ignore les noms.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mort de militaires occidentaux et de l'assassinat d'un officier français. Rien de rédhibitoire en somme pour les services secrets israéliens. Traiter avec lui respectait scrupuleusement les principes de la *Realpolitik*. Il a aidé les Israéliens à éliminer plusieurs extrémistes du Hezbollah, écartant ainsi de dangereux concurrents sur le marché du crime.

– Il a dû se faire des centaines d'ennemis.

– C'est pourquoi il a fini par se réfugier à Khartoum. Il a fait profiter les intégristes en place de son savoir-faire dans des camps d'entraînement. Une génération de tueurs lui doit son habileté à jouer du couteau, du pistolet ou de l'explosif. Washington, qui avait fermé les yeux après le marché entre Walid et Tel-Aviv, en a été ému. Et puis le Soudan payait mal, les hôtels de prestige y étaient rares, Walid Kamal s'est donc réfugié à Damas à l'arrivée de Bachar el-Assad en 2000. Les services secrets syriens voulaient faire le ménage au Liban. On soupçonne Walid Kamal d'avoir organisé depuis la Syrie l'attentat contre Rafik Hariri, le Premier ministre libanais. Ce coup lui a certainement permis d'amasser quelques millions de dollars.

– L'attentat contre Hariri ! Walid l'a fait pour le compte de la Syrie ?

– Walid en est l'auteur. Mais je pense qu'il l'a fait pour le compte du Hezbollah, pas pour celui de la Syrie. Il a anticipé la volonté des services secrets syriens, pas toujours loyaux à l'égard du président Bachar el-Assad. Par cette action, il a maintenu son ascendant au sein de la branche chiite du Hezbollah. En assassinant Hariri, il a éliminé l'homme politique



le plus influent au Liban. Hariri mort, le Hezbollah chiite pro-iranien peut, à terme, prendre le pouvoir. La communauté internationale a montré la Syrie du doigt, mais je reste persuadé qu'elle n'y est pour rien. Cet attentat va rendre la Syrie plus prudente au Liban, laissant le champ libre à l'Iran. La meilleure, c'est que les Hariri et les El-Assad sont cousins.

En vingt minutes, Frot avait résumé le parcours sanglant d'un homme présenté comme un combattant politique, puis un terroriste et un futur honorable retraité coulant des jours paisibles dans une résidence pour obligés du parti baasiste. Créé en 1947 en Syrie, le parti Baas avait pour but l'unification des États arabes en une seule grande nation. Il était parvenu au pouvoir en Syrie en 1963. Depuis dix ans, les chiites extrémistes, essentiellement iraniens, cherchaient à étendre leur influence dans les pays de la région, au détriment des sunnites plus modérés – Irak, Liban et, récemment, dans les monarchies du Golfe.

– Quel âge a-t-il maintenant ? demanda Desjours.

– Walid Kamal doit tourner autour de cinquante-six ans, tout au plus. Rares sont les tueurs qui les atteignent. Il a fait preuve d'une longévité remarquable, démonstration d'une intelligence hors du commun. Éviter cet adversaire, c'est garantir sa propre survie.

François Desjours avait compris que les services secrets français n'iraient jamais chercher Walid Kamal à Damas, d'autant que la France souhaitait normaliser ses relations avec la Syrie. La mort de son père resterait impunie. Desjours allait poursuivre son métier de fonctionnaire, en toute discrétion, avec rigueur,

dans l'attente d'une éventuelle proposition de mission à l'étranger. Il s'était calmé.

– Sinon, s'enquit Frot, comment se déroule votre session nationale de l'IHEDN<sup>4</sup> ?

– Très bien, mon général, je vous remercie de m'avoir permis de l'intégrer. Les candidats sont si nombreux pour peu de postes.

Une session d'auditeurs de l'IHEDN comptait un tiers d'officiers supérieurs, tous destinés aux étoiles, un tiers de représentants de la société civile, journalistes et dirigeants d'entreprises du CAC 40 et un tiers de hauts fonctionnaires ou d'hommes politiques auxquels on présentait une brillante carrière, voire un destin. L'arbitrage des impétrants intervenait en haut lieu.

– Ça doit pas mal vous occuper entre les conférences à l'École militaire, les déplacements dans les régiments, les bases aériennes, les unités de marine, les comités de travail.

– Vous savez qu'avec de l'organisation, on arrive à bout de tout, mon général.

– Vous partez demain à Istanbul avec l'IHEDN, je crois ? Une ville que vous connaissez bien.

– Hum, hum... lâcha Desjours en se frottant le menton.

Il exprimait ainsi poliment sa perplexité. Sa nomination à la session de l'IHEDN ne devait pas être fortuite. Il n'avait pas vu le coup venir. Les services secrets ne laissaient rien au hasard. Il anticipa le général.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



– Il y a peu de temps encore, il était à Damas. Il peut travailler pour l'Iran comme pour la Syrie, pour Israël ou simplement pour lui, pour l'argent. Il est très fort, il a toujours réussi à s'entourer de mystère.

– Comment a-t-on obtenu cette info ? On n'a pas la possibilité de le trouver, il lui a bien fallu entrer sur le territoire. Même s'il n'y a plus d'obligation de visa entre la Syrie, l'Iran et la Turquie, il suffisait de contrôler les passeports syriens à l'aéroport.

– On a eu l'info par la CIA, reprit Atakhan Bengül. Les Américains n'attendaient que le moment où Walid allait quitter Damas. Cela fait plus de vingt-cinq ans, depuis l'attentat du camp de marines à Beyrouth, qu'ils veulent sa peau. Ils y ont perdu plus de deux cents militaires. Les Français aussi, le même jour au Drakkar, environ une cinquantaine, sans parler des cibles isolées que Walid Kamal a abattues dans les rues. Si on le capture, les États-Unis demanderont son extradition, on ne pourra pas la leur refuser.

– Pourquoi les Américains nous ont balancé l'info ? Ils auraient pu le localiser et l'éliminer discrètement. Je suis étonné qu'ils respectent ainsi notre souveraineté.

– Aucune idée, répondit Bengül.

– Et la Syrienne, qu'est-ce qui la motive ?

– Pas plus d'idée sur la question, soupira le chef des services. Nous ne savons d'elle qu'une chose : elle est brillante, assurée d'un avenir prometteur. Tu as tout dedans, voici sa fiche.

La fiche biographique, marquée au centre d'une classification

rouge « Secret OTAN », faisait deux pages. Le formatage était similaire à tous ceux de l'Alliance atlantique.

*Née le 31 janvier 1975 à Beyrouth, Loubna Maalki est la fille de Georges Maalki, homme d'affaires libanais et de Marie Aouni, syrienne, proche de la famille El-Assad. Puis on pouvait lire la carrière de son père ainsi que ses sensibilités politiques. Il était fait mention de son amitié avec Walid Kamal.*

Le relevé des études supérieures de Loubna faisait état de diplômes obtenus essentiellement à l'étranger, dont un doctorat à l'Université catholique de Louvain et ses travaux de recherche.

Outre l'arabe, elle maîtrisait parfaitement l'anglais, le turc et le français. Elle avait également fréquenté l'Alliance française de Damas.

Tiztik reposa le dossier sur le bureau.

– Qu'est-ce que ça t'évoque alors ? demanda Bengül.

– Drôlement intéressante, cette fiche bio. La première chose, elle a choisi la nationalité syrienne. La deuxième, c'est son parcours brillant, loin d'être terminé, bien au contraire. D'autant qu'elle travaille sur un programme nucléaire. La troisième, elle connaît Walid Kamal, un ami de son père. Et pour finir, elle est parfaitement francophone, a fait ses études en Belgique. Sa mère, apparentée à la famille dirigeante syrienne, lui a permis d'étudier à l'étranger, en particulier dans un domaine aussi sensible. Mais je ne comprends absolument pas la logique de sa présence à Istanbul, surtout pour fournir du matériau nucléaire à Walid Kamal.

Atakhan Bengül sortit un bonbon mentholé ; il avait les pieds sur son bureau. Il brandit le paquet.

– Tu en veux un ?

Tiztik capta de la main le sac lancé par Bengül.

– Le sultan a gagné, plaisanta-t-il.

Murad IV, sultan ottoman au XVII<sup>e</sup> siècle, avait interdit dans son Empire la fréquentation des lupanars, le tabac et l'alcool. Il déambulait incognito nuitamment et s'autorisait à exécuter de ses propres mains les gardes qu'il surprenait à ne pas respecter son commandement.

– C'est le retour de l'ordre, lâcha Bengül.

Il fit rouler son bonbon d'une joue à l'autre, puis reprit :

– Je ne comprends pas la motivation de cette fille. On réfléchit mieux à deux, non ?

– Je ne vois pas non plus. Mais je pense que Walid Kamal va utiliser la marchandise, avança l'adjoint, qu'il va la sortir de Turquie.

– On surveille donc les aéroports ?

– On peut le faire, mais on ne connaît ni son visage ni son nom d'emprunt. Je doute qu'il voyage sous le sien. On ne sait pas quand il est arrivé. La seule chose qu'on puisse soupçonner, c'est qu'il venait de Damas, mais on ne peut pas vérifier tous les passagers qui en proviennent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# LIVRE 2

## *Mardi 7 juin 2011*

**Journal Haaretz, Tel-Aviv, Israël**

*Les dernières sanctions votées par le Conseil de sécurité de l'ONU à l'encontre de l'Iran seront inefficaces. La liste des établissements bancaires, des institutions de recherche, des entreprises et des personnes impliqués dans le programme nucléaire iranien est devenue publique. Geler les avoirs financiers des personnes morales, interdire de voyager aux personnes physiques est insuffisant. Israël, plus que jamais menacé, s'autorise désormais à exploiter cette liste pour appliquer des mesures concrètes de nature à protéger l'État hébreu. Israël a toujours dit ce qu'il ferait et a toujours fait ce qu'il a dit.*

# 1

*20 km au nord-ouest de Kantari, désert de Syrie, 3 heures*

– Ils auraient pu nous larguer au sud de la Syrie, près de l'objectif.

Aaron pestait depuis deux heures à porter les vingt kilos de son sac. Les deux hommes du Shaldag, les commandos de l'air israéliens, marchaient depuis deux jours. Arrivés à Ankara par un vol depuis Le Caire, ils avaient traversé 400 km en Anatolie avant de rejoindre Akçakale, en territoire kurde turc, où une cellule leur avait délivré les paquetages. Le Mossad possédait des *sayanim*<sup>11</sup> fondus au milieu de la résistance locale.

– Tu penses que les Syriens nous auraient laissés faire ? Tu es vraiment un enfant, Aaron.

Ruben, le chef de la mission, à vingt-quatre ans, à peine deux ans de plus qu'Aaron, avait non seulement plus d'expérience, mais un sens des réalités plus aiguisé.

– Les Syriens sont des ânes. Depuis que nous avons reconquis le plateau du Golan en 73, ils ont peur de nous. Ce ne sont que des Bédouins. Il suffisait à un Hercules MC-130 de suivre un couloir aérien entre la Syrie et la Jordanie et de nous larguer à deux quarante<sup>12</sup>. On aurait pénétré le territoire d'une trentaine de kilomètres avec nos ailes volantes.

– Tu prends vraiment les Syriens pour des *habalim*<sup>13</sup> ! Tu t'imagines qu'un appareil qui ralentit son allure à 130 nœuds à 8 000 mètres aurait échappé à un contrôleur aérien ? Avance, au



lieu de te jouer des scénarios invraisemblables. Tu regardes trop de James Bond.

Les deux militaires progressaient maintenant à travers des étendues arides, marchant la nuit et s'enterrant le jour. Des journées entières à participer à des entraînements sous un soleil de plomb en plein désert du Néguev, parfois avec un simple litre d'eau pour subsistance, leur avaient forgé un mental inaltérable. Ils poursuivaient leur marche forcée. Ruben, des lunettes de vision nocturne sur les yeux, ouvrait le chemin escarpé et accidenté. Les paysages traversés avaient alterné entre immensités de sable ou de roches.

– Tu peux me dire alors à quoi a servi ce foutu stage de chuteur opérationnel à la Military Freefall School aux États-Unis ?

– À t'apprendre la chute libre.

– C'est pour ça qu'on marche ? Comme de vulgaires gardiens de chèvres ?

– Aaron, tes ancêtres étaient gardiens de chèvres.

– Mes ancêtres n'étaient pas des gardiens de chèvres, ils étaient commerçants.

En Turquie, les deux hommes s'étaient parfaitement fondus parmi la population kurde. À aucun moment, on ne les avait remarqués lors de leur traversée des hauts plateaux anatoliens. En Syrie, chargés de leurs paquetages, ils s'étaient faits invisibles. L'un comme l'autre avaient le physique ordinaire d'un Arabe. Mais Ruben avait déjà plusieurs missions à son actif où

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

permettait de bénéficier d'une logistique à la frontière de la Syrie pour des opérations clandestines de recueil d'informations et d'évaluer la capacité de nuisance de la résistance locale contre le pouvoir turc. La coopération n'empêchait pas la prudence. L'amitié chaleureuse entre ces deux pays pouvait peut-être se muer, un jour, en défiance, voire en une malveillante neutralité. La démocratie pouvait réserver des surprises à la sortie des urnes. Le virage religieux pris par la Turquie laïque depuis peu appelait à la vigilance d'Israël. Cette méfiance légitime, la Turquie l'avait concrétisée par un accord récent avec la Syrie. Damas cessait de soutenir la résistance kurde, en échange, Istanbul garantissait le maintien du débit de l'Euphrate au-delà de ses barrages. L'eau représentait un enjeu stratégique majeur.

– Nos politiques sont des ânes, le coupa Mogdal, le responsable du Mossad. Incapables de comprendre que, depuis les élections qui ont porté des islamistes au pouvoir, la Turquie va s'ancrer dans le camp musulman. Elle rêve d'en assurer le leadership. Nous allons aider nos politiques à prendre des décisions. Je serais plutôt d'avis que notre agent Yarok poursuive. C'est un excellent nettoyeur. Il n'a qu'un défaut, ce n'est pas un sabra. Il n'est pas né en Israël, c'est un Russe, à l'orgueil démesuré. Il voudra remplir sa mission coûte que coûte. Nous lui interdisons mollement de le faire, il désobéit, élimine la Syrienne, nous le donnons aux Turcs. Il ne sera alors qu'un Russe ayant transité par Israël. On aura toute latitude pour déclarer que le FSB<sup>19</sup> nous a noyautés. Lumineux, non ?

– On est passé à la phase deux de nos actions contre l'Iran, si j'ai bien compris ?

– Les Iraniens ont développé les deux filières, plutonium et

uranium. Pour des raisons pratiques, ils produisent du plutonium vraisemblablement à partir de leur réacteur à eau lourde d'Arak, qui fonctionne à l'uranium 235 enrichi à 3-5 %, de qualité civile. Il doit être retraité pour produire du plutonium de qualité militaire. Cela nécessite un réacteur spécifique, capable de traiter jusqu'à 3 kg de plutonium par an. Tu sais bien que pour la fabrication d'une bombe atomique, il faut de 4 à 8 kg selon sa puissance. Pour une bombe à uranium, il faut 50 kg d'uranium à 80 %. On n'a plus le choix. Phase une, diplomatique ; phase deux, actions clandestines ; phase trois, opérations militaires.

En trois formules, le consul avait résumé le scénario auquel Israël était astreint. L'élimination physique de chercheurs participait de la deuxième phase.

Le Conseil de sécurité de l'ONU avait adopté des sanctions contre l'Iran dont il attendait les effets.

– La résolution 1696 enjoignait l'Iran de suspendre toute activité d'enrichissement ou de retraitement de l'uranium sous vérification de l'AIEA<sup>20</sup>. Mais les Iraniens ont continué et ils refusent à l'agence les visites de leurs sites les plus sensibles. D'où la seconde résolution, la 1737.

– Celle qui interdit l'exportation des techniques et des matériels pour avancer le programme ?

– Les mollahs s'en foutent. Je te rappelle que l'Iran a ratifié le traité sur la non-prolifération des armes nucléaires en 1970. Mais les religieux ne se sentent en aucune façon liés aux engagements du shah. Ils l'ont renversé en 79. Depuis le début

des années 2000, le pays s'est engagé dans un programme nucléaire. L'Iran poursuit un objectif militaire. Nous en sommes d'autant plus persuadés qu'il développe des programmes de matériel militaire. Résultat : rien n'a avancé depuis les résolutions de l'ONU. Elle a constitué des listes de chercheurs, d'ingénieurs, de chefs d'entreprises iraniennes, de directeurs d'établissements impliqués dans le programme. Les sanctions ne prévoient que le gel de leurs avoirs et l'interdiction de leur accorder des visas. Ils restent cantonnés à Téhéran. Si l'Iran persiste, les sanctions suivantes viseront directement les dirigeants. Et après...

Des agents israéliens, infiltrés dans toutes les couches de la société iranienne, suivaient les effets des mesures.

– Ahmadinejad a déjà déclaré que cette résolution n'était qu'un torchon, un « mouchoir en papier ». La Turquie a voté contre.

– Ces sanctions ne sont pas efficaces. Ahmadinejad continue de provoquer la communauté internationale. Plus la situation financière de l'Iran s'aggrave, plus le discours nationaliste de cet extrémiste a une prise. Grâce aux Nord-Coréens, l'Iran maîtrise désormais la technologie des missiles balistiques. En 98, ils ont tiré un Shahab-3 d'une portée de 2 000 km. Ils savent, depuis 2008, construire des missiles Sejil à propulsion solide, prêts à être tirés en cinq fois moins de temps et d'une portée allant jusqu'à 2 500 km. Vienne, Varsovie, l'Europe du sud sont maintenant sous la menace. Le seul moyen de les confondre dans leur programme nucléaire, c'est de récupérer des échantillons de ce qu'ils produisent.

À chaque nouvelle provocation de l'Iran, la diplomatie agissait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



dos d'Israël allait bouleverser l'équilibre du Moyen-Orient et instaurer plus que de la terreur. C'était une situation instable qui pouvait dégénérer en guerre ouverte. Cette perspective l'effrayait. Damas pourrait faire les frais d'une confrontation et devenir la grande perdante. Même si la Syrie possédait un régime autoritaire, elle demeurait un pays laïc. Contrairement à l'Iran islamique et à la Turquie qui penchait dangereusement vers un intégrisme larvé.

Loubna avait délibérément choisi une chambre au Swissôtel, à moins de 300 mètres de son ancien domicile. Jamais le tueur ne courrait le risque de revenir à proximité du lieu de son crime. La Syrienne avait également laissé des affaires dans un second hôtel, plus discret, dans le quartier de Taksim.

\*\*\*

*Quartier de Beşiktaş, Swissôtel, 12 heures*

- Il faut retrouver cette femme par tous les moyens.
- Je ne crois pas qu'Hamisrad accepte que je t'aide. Tu es grillé, tu dois rentrer.

Ivni Paznar, alias Gamal Lamosoglu, cherchait à raisonner Yarok. La confusion de cible n'était pas la première bavure d'un agent du Mossad à l'étranger. Mais chaque fois, la médiatisation de l'événement provoquait une condamnation unanime de la communauté internationale, parfaitement relayée par tous les ennemis d'Israël.

- Non, je ne rentrerai que lorsque j'aurai rempli ma mission. Je

n'ai pas l'habitude de laisser les affaires inachevées. Quel qu'en soit le risque.

– La bavure est énorme, admets-le. Israël ne doit, à aucun prix, être mêlé à cette histoire. Nous risquons de porter un coup fatal à nos relations avec la Turquie. Elle reste, avec l'Égypte, le seul pays musulman qui ne nous condamne pas. Tu dois obéir. Je ne t'aiderai pas, et personne ne le fera après ce qui s'est passé.

Yarok prit un air mauvais. La colère se lisait dans ses yeux qui virèrent au vert. Jamais un juif, encore moins un juif de Russie, n'abandonnerait. Il ferait de cette mission une affaire personnelle.

– Si. Tu vas m'aider, Ivni. C'est ta propre survie que tu joues en ce moment. Tu veux que les Turcs sachent qui tu es vraiment ? Tu veux qu'ils apprennent qu'Ivni Paznar de Tel-Aviv a pris la place de Gamal Lamosoglu il y a vingt-cinq ans ? Tu veux ?

Yarok sentit une soudaine odeur douceâtre. Ivni s'était mis à transpirer. L'agent israélien avait décelé les remugles de tabac mêlés à la sueur de l'homme d'affaires. Ce dernier avait pris peur.

– Tu es devenu fou, tu ne sais pas ce que tu dis. Si tu fais cela, tu es mort...

– Et toi, pire, mon cher Ivni. Tu perds tout, tes affaires, ta famille, et tu finis en prison. Si ma vie risque d'être courte, la tienne a toutes les chances d'être longue et pénible dans une geôle partagée avec des droit-commun. Il paraît que les Turcs sont forts, très forts, si tu vois ce que je veux dire. Je te laisse le choix.

*Quartier de Beşiktaş, Swissôtel, 14 heures*

Carrélong, l'agent secret français chargé de veiller sur François Desjours, venait de recevoir sur son iPhone le nom des deux contacts stambouliotes. Comme celui-ci, Carrélong avait obtenu du vénérable de sa loge les frères de confiance à Istanbul. Il ne lui restait plus qu'à se mettre en rapport avec l'ambassade de France pour qu'elle envoie des fonctionnaires du service culturel – en fait des agents des services secrets –, afin de pister Desjours. Carrélong se chargerait de le surveiller à l'hôtel. L'exfiltration de la physicienne était si importante qu'on ne pouvait rien laisser au hasard. Par ailleurs, François Desjours devait également localiser et photographier Walid Kamal. Il devait donc être protégé.

Lors de la mission à Djibouti, le général Frot avait demandé à Desjours de s'appuyer sur la franc-maçonnerie locale. Aujourd'hui, le général avait chargé un membre de cette confrérie de le surveiller.

Rien de ce que ferait Desjours, aucun de ses gestes, ne devait échapper aux services français. L'IHEDN, qui comptait de nombreux frères maçons et sœurs maçonnes, était l'occasion de veiller les uns sur les autres au cours de déplacements à l'étranger. D'autant qu'une bonne proportion de ses auditeurs travaillait ou travaillerait un jour pour les services secrets.

Tous les jours, des anonymes se rendaient utiles. Employés dans leurs entreprises, dans leurs administrations sans qu'on puisse les suspecter d'un quelconque lien avec l'univers

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

François Desjours contemplait à travers la baie vitrée les bateaux qui se croisaient sur le Bosphore. Chaque année, plus de cinquante mille navires l'empruntaient. Le soleil poursuivait sa course à l'occident avant de s'enfoncer dans les terres grecques. À l'écart des invités qui confabulaient, Desjours savourait la douceur qui s'installait. La Syrienne dont lui avait parlé le général Frot devait profiter de cette première soirée de l'IHEDN pour prendre contact. Il n'avait aucune image d'elle. Elle seule pouvait le conduire à Walid Kamal Soumié. L'agent français devait planquer le terroriste et le prendre en photo. À lui, ensuite, d'exfiltrer la jeune femme. Le tout devait se dérouler sans haine pour le terroriste, ni désir de vengeance ; une mission réservée à un surhomme ou, tout simplement, une machine à remplir des objectifs.

\*\*\*

*Quartier de Beşiktaş, Swissôtel, 18 h 55*

Yarok enfilait sa veste grise en alpaga, un tissu Zegna. Le tailleur travaillait la matière en orfèvre. L'élégance et le luxe comptaient parmi les péchés de l'agent israélien. Il appréciait la fluidité des costumes italiens, persuadé que la légèreté de l'étoffe, qui épousait le moindre mouvement du corps, effaçait les reliefs d'une arme dans son holster.

Yarok ferma le bouton du milieu, s'observa dans le miroir. Un quart de tour à droite, puis à gauche. Son CZ 75, le pistolet tchèque muni d'un silencieux, marquait un renflement au creux de l'aisselle gauche. Il déboutonna la veste, tourna sur lui-même, effectua quelques mouvements. L'arme maintenant se remarquait moins. À peine pouvait-on discerner une discrète bosse sur le

côté. Il tira le holster légèrement en arrière, la veste ouverte ne présentait plus qu'un pli imperceptible. Il boutonna à nouveau. Finalement, veste fermée, même le tissu Zegna marquait sur un pistolet. Tant pis, qui le remarquerait ? Il essuya un cheveu de son épaule droite d'un geste sûr et vif, puis vérifia à nouveau son aspect dans le miroir.

Yarok était parfait. Il pouvait descendre au bar prendre un verre. Dans un hôtel renommé, il trouverait certainement une authentique vodka. Comme dans les épiceries russes des ruelles étroites qui bordaient le *shouq* Carmel, le marché à ciel ouvert dans le quartier sud de Tel-Aviv ou des artères de Netanya, la ville qui fêtait chaque année *l'aliyah*<sup>22</sup> des immigrants russes. La boisson l'aiderait à réfléchir.

\*\*\*

Loubna Maalki n'avait toujours pas d'issue. La confusion avec sa voisine Yelda ne lui avait accordé que peu de répit. Elle n'avait pu en tirer profit, ne sachant où se réfugier. Le temps pressait. Le cocktail de l'IHEDN débutait dans quelques minutes. Elle devait y rencontrer François Desjours, le contact français dont elle ne connaissait que le nom pour des raisons de sécurité. Elle avait passé une robe noire qui lui collait au corps. Parfaitement maquillée pour la réception, elle s'était rassurée en se parfumant abondamment de Habibi, son eau de toilette fétiche aux fragrances de fougère, de cèdre et de vanille. Elle chaussa une paire de lunettes noires avant de pénétrer dans l'ascenseur. *Sonnerie d'ascenseur*. À l'étage suivant montèrent deux couples. *Sonnerie d'ascenseur*. Un niveau plus bas, un homme blond, costume de luxe, s'intercala entre eux. Loubna fut prise d'un



trouble. Elle reconnut l'homme qui l'avait bousculée au bas de chez elle, quatre jours plus tôt. Il s'était alors excusé en arabe. Étonnant pour un blond, de surcroît à Istanbul. Il la savait certainement syrienne. Elle baissa la tête. L'homme devant elle lui tournait le dos. Il se mit à renifler discrètement. *Sonnerie d'ascenseur*. Rez-de-chaussée. Tout le monde sortit. Loubna traversa le hall sans se retourner et se dirigea vers le bar de la piscine.

Après avoir fait deux pas, Yarok s'immobilisa brutalement. Ses sens en éveil lui signalaient un fait singulier. Pourquoi était-il en alerte ? Le parfum, c'était le parfum de sa cible. La fougère de celle qu'il avait bousculée, le cèdre qu'il avait reconnu dans la voiture, si fort. *Bon sang, c'était elle !* Il se retourna, elle avait disparu. Il se mit à humer l'air par brèves inspirations pour s'imprégner des effluves. Il était sur les traces de sa proie.

La Syrienne accéléra le pas, cherchant à fuir. Tant pis pour son contact français, elle devait avant tout échapper au tueur. La terrasse, la piscine, il y avait certainement une issue. D'un coup d'œil, elle vit que l'homme ne la suivait pas. Il regardait dans sa direction. Loubna comprit. Elle s'engouffra dans un couloir, puis un autre, avant de traverser le bar désert. Elle se précipita au-dehors et bouscula Desjours à le faire tomber. Dans le choc, sa coupe s'était renversée sur sa veste.

– Désolée, je suis vraiment désolée.

Il l'avait rattrapée au poignet.

– Ce n'est pas grave, c'est du champagne, ça ne tache pas. Et vous, ça va ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Mon père a fait la connaissance de ma mère avant la guerre du Liban. Il était le fils d'un riche industriel proche d'Eliaz Sarquiz, un maronite pur et dur. Imaginez un instant un maronite aisé épouser une Syrienne ! D'autant que mon père était nationaliste. Pas comme vous l'entendez, vous, les Français, mais défenseur d'un Liban indépendant. Vous connaissez le Liban, monsieur Desjours ?

– Non.

Desjours refusait d'en parler. Il était à Istanbul pour pourchasser Walid Kamal Soumié, l'assassin de son père à Beyrouth. Lui-même avait effectué un bref séjour dans le pays, suffisamment pour en apprécier l'hospitalité des habitants et la folie des extrémistes religieux de tous bords.

– Ce pays devrait vous plaire. Avant la guerre, en 75, on l'appelait « la Suisse du Moyen-Orient ». Trente ans de guerre l'ont détruit. Nous avons connu la mise en coupe réglée par la Syrie. Ma mère, syrienne, en était inconsolable. Elle m'a donné, autant que mon père, l'amour du Liban. Je crois même qu'elle y était plus attachée que lui. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Je vous comprends parfaitement.

– Comme je vous l'ai dit, c'est mon père qui m'a transmis le goût du français. Ensuite, ma mère a voulu que je suive les meilleures études dans de prestigieux établissements. La Syrie est laïque, les femmes peuvent y faire carrière. Grâce à ses relations, elle a tout entrepris pour travailler au ministère de l'Industrie.

– Vos parents sont encore vivants ?

– Mon père est mort il y a deux ans. Ma mère vit à Damas. Ça y est, nous sommes arrivés.

Ils étaient devant l'hôtel Aslan, à deux pas du lycée de Galatasaray. Leurs regards se croisèrent. Loubna et Desjours se comprirent, les prochains jours allaient être longs.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, lâcha-t-elle, il n'y a aucune raison pour qu'on me retrouve ici. Je pars avec vous dès que j'aurai terminé ce que j'ai à faire à Istanbul. Je ne sais vraiment pas comment vous remercier pour ce soir.

– Je sais. Invitez-moi à prendre le petit déjeuner demain matin.

– D'accord. Alors demain matin, à 9 heures.

\*\*\*

*Quartier de Beşiktaş, Swissôtel, 22 h 30*

– Un taxi a chargé un couple jusqu'à l'hôtel Büyük Londra.

– Tu as bien travaillé, Ivni, très bien travaillé. Mais tu as mis un peu plus de deux heures pour obtenir cette information. La prochaine fois, tu devras être plus rapide. Hamisrad te paie pour être efficace, pas besogneux. Bon, j'y file tout de suite.

– Déconne pas, Yarok.

– C'est mon problème, Ivni.

– Non, Yarok, c'est devenu le problème d'Hamisrad.

– Uniquement si tu me dénonces, Ivni. Tu n'y penses pas, j'espère. Je te rappelle dès mon retour.

Yarok raccrocha. Dans moins d'une demi-heure, il allait débusquer sa proie. Israël serait en sécurité et, dans deux jours, il aurait quitté la Turquie. Le Bureau ne pourrait que l'en remercier.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

transmis à sa fille l'amour du Liban, et celui de la France qui avait accordé l'indépendance du pays en 1941. La France avait également géré la Syrie sous mandat de la Société des Nations après la Première Guerre mondiale. C'est pourquoi il y a des élites intellectuelles en Syrie qui cultivent une véritable admiration pour notre modèle démocratique et laïc. Je pense que Loubna Maalki est une idéaliste, une amoureuse de la paix. Le programme dont elle est responsable, assisté par le Pakistan, la Corée du Nord et l'Iran, commençait à intéresser des officines terroristes. Le moment était donc venu de l'activer.

– Un ami m'a dit qu'elle a fait l'objet de deux tentatives d'assassinat.

– Un ami ?

– Il participe à la session de l'IHEDN avec moi à Istanbul. Nous avons travaillé ensemble dans la lutte contre le terrorisme au Kosovo il y a dix ans. La première tentative, il y a deux jours ; c'est sa voisine qui a été abattue à sa place, certainement avec un silencieux. La seconde, hier au Swissôtel, au bord de la piscine. Il s'agirait d'un travail de professionnel. A-t-on une idée de qui en serait à l'origine ?

– Pas Al-Qaïda. D'abord, la méthode au pistolet ne lui ressemble pas. Une élimination doit respecter un rite sacrificiel, ce à quoi répond l'égorgeage. Le sang versé doit laver les péchés du supplicié. Ensuite, Al-Qaïda serait plutôt bénéficiaire de l'opération de récupération du matériau radiologique. En revanche, ce pourrait être les services iraniens ou syriens dans le cas d'une fuite.

– Mon ami l'a sauvée hier à l'hôtel. Il m'a dit que le suspect était blond, environ 1,80 m, d'aspect très occidental, et qu'il avait juré en russe.

– En russe, dites-vous ? Blond ? Je ne vois pas l'intérêt que peuvent avoir les Russes à éliminer la Syrienne, à moins d'un lien avec le nucléaire turc. Tenez, voici une autre note que je peux vous donner.

\*\*\*

Note, J 2 Moyen-Orient, CPCO<sup>27</sup>

## **NUCLÉAIRE TURC ET RÉGIONAL**

La Turquie cherche à maîtriser la technologie nucléaire civile. On ne peut toutefois exclure qu'elle engage également des recherches à objectif militaire pour élargir son influence régionale.

On peut craindre une coopération avec l'Iran.

La Turquie compte se doter d'une filière de production d'énergie électrique à partir d'uranium civil. Le pays a lancé un appel d'offres. Plusieurs pays ont répondu, dont l'Allemagne et l'Italie. Cette volonté affirmée de maîtriser l'énergie atomique fait suite au probable développement d'un programme syrien ambigu. Aujourd'hui, la Syrie, signataire du traité de non-prolifération des armes nucléaires, n'a pas déclaré de recherche à titre civil ni à titre militaire. Bien qu'elle ne produise pas



d'uranium, la Syrie se doterait d'une capacité nucléaire. La formation récente d'universitaires dans différents pays occidentaux, dont le laboratoire de recherche de Louvain (Belgique), témoigne de cette volonté de disposer de techniciens de très haut niveau. Compte tenu du caractère autoritaire de ce pays, seuls des fidèles du parti Baas sont autorisés à effectuer leurs études à l'étranger. Les ingénieurs formés sont à parité des hommes et des femmes. Cela réduit les risques d'infiltration de leurs laboratoires par des intégristes. Lors de la dernière visite d'inspecteurs de l'AIEA, les autorités ont restreint les déplacements de cette équipe sur le territoire et ont interdit l'accès à des sites identifiés comme sensibles. Les inspecteurs en ont fait part dans leur rapport.

En revanche, l'Iran poursuit son programme de recherche sur la filière uranium. Le pays dispose de filières d'enrichissement d'uranium. Aujourd'hui, on estime le stock d'uranium 235 enrichi à 5 % à 1 200 kg. L'achat, auprès des Pays-Bas et de l'Allemagne, de centrifugeuses, dans la perspective d'augmenter le taux d'uranium 235, plaide en faveur du développement militaire de cette filière. Les sites sont disséminés sur le territoire iranien.

On a perdu la trace des dispositifs et matériaux suspects de la filière plutonigène iranienne, dont on soupçonnait l'existence. On est en droit de supposer que l'Iran les a cachés dans un endroit secret.

Contre toute logique religieuse ou stratégique, la Syrie et l'Iran coopéreraient dans le domaine nucléaire.

La maîtrise de l'atome militaire par la Turquie lui permettrait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son matériel. Il ne lui restait plus maintenant qu'à retrouver Loubna à travers Istanbul et ses vingt-deux millions d'habitants. Il ne disposait pour cela que d'un parfum. Une épingle dans une botte de foin.

\*\*\*

*Avenue Istiklal, boutique Çiçeklenmek<sup>31</sup>, 10 h 30*

– J'aimerais tant lui faire une vraie surprise pour son anniversaire. Mais je ne connais pas le nom de son parfum. Elle le conserve secrètement dans un vaporisateur. J'en ai pris un peu sur ce mouchoir.

Desjours tendit le papier soigneusement plié pour conserver les fragrances. La vendeuse huma par petites inspirations en cherchant à identifier les notes.

– La note de cœur est presque entièrement évaporée, je pense à un soupçon de vanille, un peu sucrée. En revanche, je sens mieux la note de tête, elle est à connotation orientale très marquée. Je discerne le santal, une légère pointe d'huile de jasmin. Il y a également du cèdre.

Elle fermait les yeux, concentrée. L'agent français était pendu à ses lèvres. Cette femme était son seul espoir de tenir une piste, même ténue. Elle poursuivit.

– La note de fond repose sur de la fougère, avec un ton poivré. Je crois reconnaître le parfum. Il est raffiné, un subtil mélange de l'Orient et de l'Occident, comme Istanbul. Il s'agit très certainement de Habibi, un parfum dont on dit qu'il a été créé

sur les pentes du mont Liban. C'est un très vieux parfum, il existe depuis l'indépendance du pays du Cèdre. On en vend un flacon par semaine, tout au plus. Ce sont de fidèles clientes qui l'achètent.

– Vous m'impressionnez, lâcha François. Vous êtes capable d'identifier tous les parfums, comme ça ?

– Non, *Çiçeklenmek* est la seule boutique à importer Habibi en Turquie. Toutes les Libanaises se passent le mot. Suivez-moi.

Elle pianota avec rapidité sur l'ordinateur et fit glisser son doigt sur l'écran.

– Il nous en reste un flacon.

– Personne n'est venu s'en procurer, ce matin ?

– Non, personne.

– Je vous l'achète. J'ai un service à vous demander. Comme j'aimerais tellement faire la surprise à ma fiancée, si elle vient en chercher, dites-lui de passer une heure plus tard et appelez-moi. Je l'attendrai avec un bouquet de fleurs et le flacon.

– À quoi ressemble votre fiancée ?

– Elle est très belle et très élégante.

– Comme elle a de la chance, soupira la vendeuse en papillonnant des yeux.

\*\*\*

## *Quartier de Taksim, 11 h 30*

Loubna venait d'apparaître au coin de l'avenue Istiklal et de la rue Mis, non loin de la boutique *Çiçeklenmek*. François l'attendait, caché, un flacon de parfum dans son sac à dos. Elle resta à peine cinq minutes dans la parfumerie. Ils n'avaient plus Habibi, elle repasserait dès cet après-midi. Elle ne pouvait être privée de son parfum. En attendant, elle retournerait se cacher dans son hôtel, non loin de la place Taksim.

François la suivait discrètement. Il calait sa marche sur celle de la Syrienne, en veillant à intercaler un obstacle entre elle et lui. Si elle se retournait, son champ de vision serait amputé, elle ne pourrait pas voir Desjours. Il marchait le long de l'avenue, sur le trottoir d'en face. Loubna s'arrêta devant un distributeur pour retirer de l'argent. Elle aussi limitait l'utilisation de sa carte de crédit dans les établissements. Elle allait certainement passer par des ruelles étroites anonymes. Elle s'engouffra dans un boyau adjacent. Difficile pour Desjours de la suivre sans se faire remarquer. Il saisit son smartphone afin de consulter le plan du quartier tout en utilisant son GPS. Il apparaissait sur le plan. La rue que Loubna avait empruntée n'était coupée d'aucune autre et débouchait sur une artère principale 300 mètres plus loin. Desjours décida de contourner le bloc d'immeubles. Loubna passa devant lui à une vingtaine de mètres, alors qu'il allait rejoindre Tarlabaşı Bulvarı. Elle disparut dans le métro. Une filature discrète dans ces conditions devenait compliquée. Ne pas la lâcher, ni se faire remarquer. Il arriva à se faufiler dans le tourniquet, en profitant du passage d'une vieille femme dont il s'attira les réprobations. Loubna était montée dans une rame, Desjours la fila depuis un autre wagon.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cibles n'auraient pas le temps de s'échapper, de traverser le parking, encore moins d'en sortir. Il les entendit courir et dévala les marches, les sens en éveil. Il reconnut le parfum de la femme. Au bas de l'escalier, il n'eut aucune difficulté à retrouver la trace de Loubna. Les effluves étaient prégnants, la femme s'était certainement arrêtée au premier niveau. L'agent israélien descendit deux marches. Non, elle n'était pas descendue plus bas, elle avait emprunté le couloir. Il se laissait guider par les fragrances. Il remonta la galerie jusqu'à la porte du parking. Le parfum s'était estompé, pas un bruit dans le parking. Yarok revint sur ses pas jusqu'à la porte des toilettes publiques. Une odeur âcre d'urine, tenace, fétide, emplissait le réduit. Le tueur sourit. Le couple s'était réfugié dans les latrines. L'agent israélien avait réussi à isoler le parfum à travers la puanteur du lieu, jusqu'aux murs qui étaient souillés de déjections. Yarok ouvrit sa veste, saisit son CZ 75. Une tonalité sucrée de vanille perçait à travers la puanteur, elle conduisait aux toilettes des femmes.

– *Oubornayya*<sup>33</sup>, jubila-t-il.

Yarok ouvrit prudemment. Trop facile, des deux W.-C., une seule porte était fermée, le parfum s'insinuait par-dessous. On entendit le bruit caractéristique du cran de verrouillage du tir en rafale. Trente balles dans le chargeur, Yarok allait procéder à une exécution. Il lâcha dix coups. Le panneau de la porte vola en éclats, la serrure éclata. Les détonations, étouffées par le silencieux, furent amorties par les murs. L'agent israélien s'immobilisa. Pour achever les victimes, il remit son arme au coup par coup avant de porter la main à la poignée qui tenait encore. Les gonds grincèrent.

Yarok fut brutalement projeté contre le mur carrelé. Ses côtes heurtèrent le lavabo. Desjours venait de pousser violemment la porte des toilettes voisines. Loubna, tétanisée, plaquée contre le mur du fond, se retenait de crier. L'Israélien tira au jugé. Le Français, touché à l'épaule, grimaça. Du tranchant de la main, il fit lâcher son arme au tueur, avant de le frapper du pied au visage, puis dans les côtes. Yarok hurla. Il voulut saisir son CZ de la main gauche. Desjours lui écrasa les doigts et le frappa à nouveau. Il s'empara du pistolet avant d'extraire la jeune femme sans ménagement des W.-C.

– Venez, on file.

– Vous l'avez...

– Non, je ne l'ai pas tué, c'est pour ça qu'on se barre.

Il courait en la tirant derrière lui à travers le long couloir. Loubna Maalki, pieds nus, ses chaussures à la main, ne cessait de se retourner en bête traquée. Des pas qui résonnaient sur les murs l'effrayaient. Ceux du Français. Ils traversèrent le parking avant de rejoindre la sortie.

– J'ai compris maintenant pourquoi vous aspergiez mon parfum à tous les coins, lâcha-t-elle entre deux souffles, je vous ai pris pour un fou.

– Arrêtez de parler, courez et attrapez un taxi.

– Mais vous êtes blessé ?

Son épaule droite était tachée de sang. Une balle avait déchiré sa chemise.



– C'est pour ça que je vous ai demandé d'attraper un taxi. Arrêtez de poser des questions, courez !

Ils déboulèrent sur une place. La physicienne héla un taxi. François Desjours avait caché sa blessure avec sa veste.

– Au port, direction le *Jean-Bart*, le bateau français en escale, lança-t-il au chauffeur.

Il se tourna alors vers Loubna. Les joues rougies par la course, elle reprenait son souffle. Desjours remarqua qu'elle serrait toujours ses escarpins.

– Vos chaussures, fit-il.

– Quoi encore, mes chaussures ?

– Vous pouvez les remettre. On ne franchit pas la coupée d'un navire pieds nus. Le *Jean-Bart* n'est pas un bateau de croisière, c'est un bateau de guerre.

\*\*\*

*Quartier Beyazit, rue Mektep, 13 heures*

– *Un gros coup, un coup immense !*

Deux millions de dollars à la clé, le montant justifiait tout à fait le risque d'un séjour à Istanbul, ville qu'il connaissait parfaitement. Le regard de Walid allongé sur son lit se perdait sur le plafond de la chambre miteuse du quartier Beyazit. Dès ce soir, il changerait à nouveau de planque.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connaissance.

– J'ai échappé aujourd'hui à une mort certaine. Je dois protéger une femme, qui se cache actuellement dans un hôtel, jusqu'à son départ de Turquie. Je voudrais la savoir en sécurité pour cette nuit.

– Elle sera ici chez elle, si tu l'estimes. Je peux également la cacher.

– J'étais certain de pouvoir compter sur ton aide, mon frère. Les tueurs sur nos traces sont redoutables, ils ne nous laisseront aucun répit. Je voulais que tu le saches.

– Rien ne pourrait être pire que de ne pas te protéger. Tu connais nos principes et nos valeurs. Combien de frères sont tombés dans des régimes dictatoriaux pour la défense de ce qu'ils estimaient être juste. Ne me dis rien. Je vais préparer un café.

Hocine disparut dans la cuisine avant de reparaitre avec des tasses remplies d'un liquide noir et épais. Desjours, désormais confortablement assis dans un fauteuil d'osier, allait savourer quelques minutes de calme, loin des menaces. Entre deux immeubles, on pouvait apercevoir la mosquée Süleymaniye. Divine expression de la splendeur et de la joie. L'édifice était considéré comme la plus belle des mosquées impériales avec ses quatre minarets. Ses proportions harmonieuses le disputaient à la lumière qui inondait son cœur par cent trente-huit fenêtres ouvragées.

Desjours grimaça de douleur en voulant saisir sa tasse et porta

la main à son épaule blessée.

– Ça va, mon frère ? demanda Hocine.

– Tout va bien, j'ai eu quelque peine cet après-midi avec ce tueur. Mon épaule me lance par instants, rien de grave. Je vais devoir ressortir. Un ami est au Swissôtel, il faut qu'il me rapporte ma valise. La première fois que j'ai croisé le tueur, c'était dans cet hôtel. Soit il y a une chambre, soit il savait que mon contact devait m'y retrouver. Dans tous les cas, c'est particulièrement risqué pour moi d'y retourner.

– Comment s'appelle ton ami ?

– Thierry Dusseuil.

Le Turc se dirigea jusqu'au téléphone du salon. Il composa le numéro du Swissôtel, finit par joindre la réception. On lui passa l'interlocuteur recherché, il tendit le combiné à Desjours.

– Thierry, il faut que tu récupères ma clé de chambre à l'accueil. Prends toutes mes affaires, tasse-les dans ma valise et dépose le tout à la réception. Un ami turc viendra la chercher d'ici à une demi-heure. Tu n'as qu'à prévenir en bas, c'est tout. Tu as des nouvelles concernant notre amie ? Elle m'a confié son sésame.

– Elle va pouvoir sortir avec son sésame, répondit le policier. Il faut qu'on se voie ce soir pour caler tout cela.

Desjours demanda à Hocine de lui indiquer une gargote où les deux Français pouvaient se retrouver.

– Au bar Büyük Atatürk, pas loin d'ici. C'est un endroit tranquille.

François pianota le nom sur Google Earth, une flèche matérialisa l'établissement avec ses coordonnées GPS.

– Thierry, j'ai l'endroit où nous allons nous rejoindre. Tu as de quoi noter ? Adrian Lyne, 1986, 41 00 32 18 58 16, Bed and Breakfast, les vingt ans de *Nikita*.

Dusseuil, aussi féru de cinéma que François, avait saisi le message. Le film d'Adrian Lyne en 1986, c'était *Neuf Semaines et demie*. Le rendez-vous était donc à 9 heures et demie. Les six paires de chiffres correspondaient à un point GPS, assez imprécis pour se rapporter à plusieurs établissements dans une rue ou sur une place. Bed and Breakfast, il suffisait de repérer un établissement aux initiales BAB. Quant à *Nikita*, le film de Luc Besson, Anne Parillaud était assise à droite après l'entrée du restaurant.

Pour s'exprimer, des agents habitués à travailler ensemble ou qui se connaissaient suffisamment bien avaient un même référentiel et une grille de communication très proche. Le message ne contenait alors que deux paramètres : l'heure et le lieu. Il suffisait ainsi de mémoriser des titres de films mythiques, des auteurs incontournables ou des peintures célèbres. L'intelligence et l'association d'idées faisaient le reste.

Ce mode de communication utilisé à l'étranger était particulièrement impénétrable. Dans l'éventualité où les deux interlocuteurs étaient écoutés, les services secrets locaux devaient enregistrer le message pour le traduire. Mais le résultat

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– La Turquie n'est pas le Soudan, encore moins la Somalie. C'est un pays prospère. L'élévation du niveau de vie de sa population la préservera de l'intégrisme.

– Mais ce n'est pas croyable ! s'insurgea Loubna. Cette prospérité ne profite qu'à une infime minorité. Vous ne comprenez donc rien ! Vous êtes en train, vous, les Occidentaux, de vous prendre à votre propre piège. Économiquement, la Turquie vient de passer en un an de la dix-septième à la seizième place mondiale. Vous savez pourquoi elle se tire mieux de la crise que les économies occidentales ? Parce que le gouvernement maintient l'activité en lançant de grands chantiers qu'il confie à des entreprises du bâtiment qui financent le parti au pouvoir.

– C'est de bonne guerre, souligna Desjours.

– Si la Turquie le fait, c'est pour attirer les investisseurs étrangers. Istanbul est sa vitrine. Mais elle ne soigne pas que son marché intérieur. Elle vous taille des croupières en Afrique, économiquement et diplomatiquement. En cinq ans, ses exportations ont triplé. Ses produits sont réputés être de meilleure qualité que les chinois et moins chers que les européens. En deux ans, elle a ouvert près d'une quinzaine d'ambassades. Et je ne parle pas des écoles que le gouvernement islamo-conservateur finance dans tous ces pays africains. Sans compter qu'elle a créé une zone de libre circulation des biens et des personnes avec l'Iran, la Syrie, la Jordanie et le Liban. Elle s'est fixée de figurer parmi les quinze premières puissances mondiales d'ici à 2015 et parmi les dix premières d'ici à 2020. Quand elle frappera à la porte de l'Europe avec un pareil bilan, que vous serez exsangues, vous la supplierez d'entrer. Surtout si

elle dispose alors de l'arme nucléaire.

– Arrête, Loubna, c'est effrayant ce que tu dis.

– Mais, mon cher François, le cauchemar a déjà commencé. Quand vous vous réveillerez, il sera trop tard. Vous m'énervez, je vais manger.

Un murmure de contentement se fit entendre. Les *mevlevi*, les derviches tourneurs, arrivèrent sur la piste. Ils allaient exécuter la *samâh*, la danse pour communiquer avec le divin, un exercice spirituel pour se rapprocher du Très-Pur. Tous les convives attablés devaient eux aussi communier avec le Très-Haut. Ils entendraient chacun les symboles de la musique, de la geste des *mevlevi*. Ils s'en imprégneraient jusqu'à l'oubli de soi et la sensation de la présence céleste.

– Ce sont vos intégristes sur la piste ? ironisa Dusseuil. Ils n'ont pas l'air si terribles. La Turquie semble avoir trouvé le juste équilibre.

– Pour l'instant, monsieur l'Occidental, pour l'instant, le brocarda Loubna.

\*\*\*

– *Allah akbar...*

Les cœurs s'embrasèrent dans la mosquée toute proche. Les âmes s'ouvrirent dans une fière supplique. Les fidèles retrouvaient leur sang d'homme dans la liberté face à Dieu.



Ils poursuivaient leurs prières.

*'Ach-hadu 'al la 'ilaha 'illallah, wa 'ach-hadu 'anna Mouhammad ar Rassuul ullah*<sup>35</sup>.

Sur un geste, ils s'agenouillèrent. La mer de roseaux se transformait en un fougueux océan de dévotion et de piété. Dans un mouvement parfaitement orchestré, à l'unisson, les corps se soumettaient à l'injonction bienveillante de l'Immanent. Une houle roulait d'avant en arrière, écrasant le doute. Comme une vague repoussant la côte à l'intérieur des terres, chaque adjuration était un acte de foi boutant l'irrésolution hors de la salle sacrée. Une onde de bien-être, celle qui rend les hommes forts, dignes et fiers, recouvrait l'assemblée dans sa communion unique. Chacun devenait *abd'Allah*, le serviteur du Suprême, de l'Unique, jusqu'à la mort.

\*\*\*

– Vous semblez considérer la Turquie comme un havre de paix au milieu du tumulte intégriste, poursuit Loubna. Vous êtes vraiment aveuglés par votre supériorité. Croyez-vous que ses dirigeants partagent votre point de vue ? C'est d'ailleurs sur la base de cette vision que vous débattiez sur son éventuelle intégration dans l'Union européenne. Mais ouvrez les yeux ! Vous n'avez pas été troublés par les chaleureuses félicitations du Premier ministre turc, pour la réélection volée du président iranien Mahmoud Ahmadinejad ? La Turquie ne manque pas une occasion de proposer sa médiation afin d'éviter à l'Iran des sanctions trop sévères de l'ONU, pour entraver ou au moins ralentir son programme nucléaire. Bien sûr, il reste quelques laïcs à Istanbul, plus qu'à Ankara, mais ils ne contrôlent plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un tiers des créatures vivantes de la mer moururent et un tiers des bateaux furent détruits.

Les créneaux inspiraient la crête de la bête immonde, de l'amphisbène funeste. Le promontoire représentait la montagne. Aaron et Ruben venaient défier la fatalité. L'officier égrena alors le verset suivant.

– Le troisième ange sonna de la trompette, il tomba du ciel une grande étoile qui flambait comme une torche. Elle tomba sur un tiers des fleuves et sur les sources d'eau. Et le nom de l'étoile est poison. Un tiers des eaux devinrent du poison, et beaucoup de gens moururent à cause des eaux devenues amères.

Revinrent alors à Ruben les nuits qu'il avait usées à compter les roquettes Qassam tirées depuis la bande de Gaza. Il vécut à nouveau les bombardements au phosphore du Sud-Liban qu'avait perpétrés Tsahal. Il discerna dans le ciel l'étoile promise par le démon, porteuse du malheur, de la destruction d'Israël. Ce qui sortirait du ventre de la bête, de l'usine d'Al-Khibar, viendrait frapper à jamais le cœur de la Terre promise. L'étoile funeste transmuterait les orangeraias en déserts stériles.

Aaron restait toujours muet. Le respect s'était mué en admiration. Lui, le juif quasi laïc, comprenait ce qui pouvait animer son aîné. Plus encore que la foi en Israël, c'était Dieu qui inspirait directement Ruben. L'officier devenait la parole divine, le souffle de Yahvé. Ruben observait toujours. Il estimait les dimensions du bâtiment, comptait le nombre d'ouvertures, notait ses particularités. Il apprécia les mesures de sûreté, la clôture, les gardes, la fréquence de leurs rondes, le nombre de projecteurs. Tous ces éléments seraient ensuite recoupés avec les

photographies satellites. On pourrait alors évaluer précisément la valeur de l'édifice. Al-Khibar était un site précieux. L'imposant cantonnement militaire près des bâtiments techniques l'attestait. Lumière et obscurité firent évoquer le verset suivant à l'officier.

– Le quatrième ange sonna de la trompette. Un tiers du soleil fut frappé, ainsi qu'un tiers de la lune et un tiers des étoiles, de telle sorte qu'un tiers d'entre eux furent obscurcis, que le jour perdit un tiers de sa clarté et la nuit de même.

Tout était écrit. Dieu avait dicté l'avenir aux hommes, sans leur donner l'aptitude à la prescience.

– Le cinquième ange sonna de la trompette, et j'ai vu une étoile tomber du ciel sur la terre, et il lui fut donné la clef du puits de l'abîme. Elle ouvrit le puits de l'abîme et du puits monta une fumée comme celle d'une grande fournaise. Le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits.

Ruben se souvenait des conférences sur les conséquences d'une attaque nucléaire, qu'il avait suivies au centre de recherche atomique de Dimona. La boule de feu, si elle touchait le sol, soulèverait alors des milliers de tonnes de débris, de suie, de terre, après les avoir pulvérisés. Le nuage épais, noir comme les enfers, obscurcirait le ciel au point d'éteindre le soleil. La nuit s'abattrait sur le pays bombardé. Cette étoile qui tombait, c'était le char de la mort, les missiles balistiques. Tout était écrit dans le Nouveau Testament. Mais il n'existait ni Nouveau, ni Ancien Testament, il existait le Livre, le volume de la Loi sacrée. Ruben reprit la récitation des versets. Plus il observait le centre nucléaire syrien, plus il se repaissait de la justesse de sa

mission. Elle versait dans le divin. Empli de l'assurance de la justice, pour la première fois depuis qu'il était militaire, Ruben n'avait pas peur. Il était à l'image de son peuple et de l'histoire de son peuple. Guidé par Moïse à travers le désert, jamais Israël n'avait douté. L'Exode, la fuite d'Égypte à travers les étendues arides, le peuple élu avait gardé confiance. Comme il avait conservé la foi après la destruction du temple de Salomon.

– Le sixième ange sonna de la trompette. Les quatre anges enchaînés au bord de l'Euphrate furent libérés. Ils montaient des chevaux avec des têtes de lion et de leur bouche sortaient du feu, de la fumée et du soufre. Ils tuèrent un tiers de l'humanité.

Ruben reprit un verset chrétien, tout en s'en appropriant le sens, en sauveur du monde.

L'écriture sainte dévoilait la mission de ce site qui apparaissait comme un éclat de feu à travers les jumelles de vision nocturne. L'emprise militaire exhalait des relents diaboliques et, pire encore, ceux de la mort. Il devait être détruit. Ce que Ruben voyait ne faisait que confirmer les écrits dont il s'était abreuvé avant cette opération. La mission était accomplie, le commando des deux hommes allait dégager. Dès cette nuit, alors qu'ils seraient à une vingtaine de kilomètres du site, ils rendraient compte de tout ce qu'ils avaient observé, enregistré, filmé.

Ruben lâcha un dernier verset avant de partir. Il marquait l'optimisme, l'espoir.

– Le septième ange descendit du ciel. Il fit parler les sept tonnerres. Le monde redevint doux comme le miel. Alors fut accompli le mystère de Dieu et la paix revint.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ROZ, la *restricted operation zone*. Lev serait le premier à amorcer sa phase d'approche. En visuel du ravitailleur, il pouvait passer en liaison radio pour recevoir les consignes du Boeing. Il allait occuper son créneau de dix minutes.

– *Pah rah*<sup>38</sup> de *Kahol one*, je suis prêt à téter, à vous.

– *Kahol one* de *Pah rah*, vous pouvez prendre la position d'attente.

Après avoir fixé ses repères, Lev Barok se cala 20 mètres en arrière du ravitailleur. Il était parfaitement stable dans le sillage du Boeing. La *boom*<sup>39</sup> rigide de ravitaillement, déployée, était à quelques centimètres de la perche du F-16. À travers une vitre à l'arrière du Boeing, le capitaine Barok pouvait apercevoir le *boomer*, ses écouteurs rivés sur les oreilles. Le technicien guidait la *boom* pour venir se ficher dans la prise à l'arrière du poste de pilotage du chasseur bombardier. C'est lui qui allait diriger la manœuvre.

Les mouvements latéraux de la *boom* étaient minimes, le *boomer* corrigeait le moindre mouvement. Le F-16 fut connecté au Boeing.

– *Connect*<sup>40</sup>, annonça le *boomer*.

– *Malé*<sup>41</sup>... plaisanta Lev Barok.

Au pilote du chasseur de maintenir son appareil en bonne position. À raison de une tonne de carburant à la minute, le complément serait effectué en cinq minutes.

Il suffisait de caler le F-16 sur la route et la vitesse du tanker, affichées dans le HUD et de corriger manuellement le moindre écart. À mesure qu'il prenait du carburant, le F-16 s'alourdisait et, de fait, perdait en vitesse, ce que son pilote compensait en jouant sur la puissance. Le HUD indiquait le volume de kérosène. Cinq tonnes, Lev Barok déconnecta la prise de perche, ralentit l'allure et se désolidarisa du tanker avant de descendre progressivement. Le chasseur suivant pouvait ravitailler à son tour. En moins d'une demi-heure, les trois F-16 avaient complété le plein.

– *Kahol two* et *Kahol three* de *Kahol one*, route au 090, niveau deux quarante, pour la suite de l'exercice.

Le groupe filait plein est, afin de rejoindre Israël. Les avions se préparaient à pénétrer l'espace aérien hébreu pour simuler une attaque. Au sol, des rampes antiaériennes allaient les accrocher pour les entraîner. Mais avant, les appareils devaient calibrer leurs dispositifs de guerre électronique dans les eaux territoriales israéliennes.

L'étendue marine, 8 000 mètres plus bas, était étale.

– De *Kahol one*, début de l'exercice *radar warning receiver*. Vous vous mettez en mode naval.

Le RWR, système de capteurs disposés sur le F-16, permettait de détecter toutes les émissions radar reçues par le chasseur bombardier. Couplées à une banque de données, les informations délivrées au pilote sur l'écran étaient les plus précises possible pour identifier la source, évaluer la menace, afin d'adopter les mesures les plus adaptées. Deux cercles



concentriques se dessinèrent au milieu de l'écran à la gauche du pilote. Un bip sonore retentit, tandis qu'un plot vert apparut sur le cercle extérieur. Émission radar identifiée.

– De *Kahol one*, ça y est, repéré. Une émission radar, azimuth 105, distance 12 nautiques. On l'a en visuel, c'est notre frégate *Eilat*. Confirmation, radar EL/M 2218 S.

– De *Kahol two*, confirmation. Affichage menace, missile Barak-1, portée maximum de 8 nautiques.

Un second bip sonore se fit entendre tandis que s'affichait sur l'écran à gauche un rond vert. Bien que l'émission provienne de la même origine, le premier bip signalait un radar en mode recherche, le second, en mode acquisition.

– Calculateur identifie un EL/M 2221, radar d'acquisition ami.

– Bien, on s'écarte de 20 nautiques au sud de la frégate avant de remonter au nord. Route au 045 pour notre porte d'entrée sur Israël, 32° 45' nord, 35° 04' est, route au 105 dès franchissement de la côte.

Les trois appareils maintenaient leur altitude.

– De *Kahol one*, on reste au niveau deux cinquante, hors de portée des SA-7. Pour les autres, ce n'est pas la même histoire.

Sur le marché des armes, lors de la chute de l'empire soviétique, on trouvait absolument tout. Ainsi, les États-Unis et Israël avaient acquis auprès de trafiquants notoires un large panel de l'arsenal antiaérien russe. Cela allait des simples SA-7, des missiles mis en œuvre par un homme sur son épaule, d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Avec ça, tu pourras le faire. Tu te souviens peut-être, on appelle ça un pistolet. À moins que le travail de bureau ne t'ait ankylosé.

– Très drôle ! Je ne te demande pas où tu te l'es procuré. François, nous sommes en Turquie. Si nous sommes pris avec ce flingue, attends-toi qu'on nous prépare la meilleure des geôles, comme dans *Midnight Express*. Moi, je n'ai aucune envie de passer les vingt prochaines années à Kartal<sup>44</sup>.

Desjours voulait simplement savoir qui se cachait derrière le tueur. Qui était vraiment l'homme qui voulait poursuivre Loubna jusqu'en enfer ? Le rendez-vous fixé au cimetière était parfait. Le choix du lieu était à la mesure de la motivation de l'assassin. Desjours commençait à discerner certains aspects de l'âme du chasseur. Avec un temps d'avance, il prenait l'ascendant sur lui.

– Décidément, tu ne changeras jamais, Thierry. Tu seras toujours aussi respectueux de la loi. Mais, à ta décharge, en France, dès que vous, les policiers, sortez une arme, vous êtes condamnés avant même d'en faire usage.

L'agent français s'était douté de la réponse et de l'attitude de son ami commissaire.

– Je n'ai pas d'autre idée à te soumettre si tu ne te sens pas à l'aise avec un pistolet. Une arme non létale t'irait mieux. Mais je n'en ai pas en rayon.

– Ne t'inquiète pas, j'ai la solution au problème. Voici ce que j'ai à te proposer...

Il ne restait plus à Thierry Dusseuil qu'à trouver l'arme fatale qui lui permettrait de protéger François Desjours. Il avait repéré un magasin qui en vendait. Lui qui luttait contre les terroristes de tout poil savait qu'elle avait servi dans beaucoup de pays à éliminer proprement des opposants. Ce soir, cette arme serait une nouvelle fois d'une redoutable efficacité.

\*\*\*

*Istanbul, consulat général d'Israël, 15 heures*

– Nous sommes engagés dans une véritable course contre la montre. Les sanctions du Conseil de sécurité des Nations unies ne vont pas assez loin. Chaque fois, c'est la course d'Achille et de la tortue.

Shamir Tsarfati, le consul, fulminait contre l'impuissance des Occidentaux à peser sur Téhéran. L'Iran avançait dans ses recherches, lentement mais sûrement, alors que les sanctions ne progressaient que de la moitié du terrain parcouru.

Dayane Mogdal, le responsable du Mossad, partageait son point de vue.

– Tu as raison. Le jour où les ayatollahs disposeront de l'arme, plus aucune sanction ne sera utile. Nous serons sous sa menace et son territoire sera sanctuarisé.

– Leur coopération avec la Corée du Nord et le Pakistan bloque le Conseil de sécurité des Nations unies. On ne peut plus sanctionner le Pakistan. Cette guerre en Afghanistan nous aura torpillés.

L'opération Cyclone, montée par la CIA dès 1980, au début de l'invasion soviétique en Afghanistan, avait pu voir le jour grâce à Islamabad. Les Américains avaient abondamment armé les talibans en faisant transiter le matériel par le Pakistan. En contrepartie, les États-Unis avaient arrosé le pays avec des dollars par milliards, lui permettant ainsi de développer un programme d'armement nucléaire. Le Dr Khan, le responsable du projet, plus affairiste qu'islamiste, avait stimulé la fibre nationaliste pakistanaise pour fédérer les ambitions islamistes au point d'obtenir la bombe. Aujourd'hui, Khan, richissime et intouchable, commerçait avec tous les pays aux ambitions nucléaires turbides.

À des milliers de kilomètres du Moyen-Orient, la Corée du Nord, grâce à sa sévère dictature, avait inscrit son programme dans le temps. La construction du réacteur de Yongbyon en 1965 avait permis de constituer, à bas bruit, un stock de plutonium pour étendre la filière.

– On ne pouvait pas sanctionner l'Iran et la Corée du Nord de la même façon. Mais à chaque sanction de l'un, l'autre développait son programme. Sanctionner la Corée du Nord, c'est affamer le peuple et courir le risque que le régime s'effondre. La Chine ne veut pas de l'Occident à ses frontières. Sanctionner l'Iran, c'est chaque fois craindre ses réactions.

Au-delà des sanctions, la coopération entre les pays leur permettrait d'avancer dans la spirale de la mort. La Corée fournissait à l'Iran des missiles pour les améliorer. Les mollahs disposaient d'espace pour les expérimenter, tandis que la Corée, avec son petit territoire, ne pouvait procéder à un tir sans qu'il soit considéré comme une provocation ou pire, comme une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fallait l'enlever et lui faire avouer où se cachait la Syrienne. C'était lui qui l'avait protégée, c'était lui qui allait payer.

– Ils sont deux, souffla Dusseuil. Le premier est au fond, au sud. Le second s'est caché derrière le mausolée blanc en haut, à droite de l'entrée nord.

Desjours avait remarqué une silhouette dans le halo d'un lampadaire. C'était un piège. Il s'avança doucement. L'homme avait un SPAS 12, un fusil à pompe qui pouvait soulever un homme d'un tir à 10 mètres. Le Français progressa silencieusement de stèle en stèle. À moins de 5 mètres de l'homme au fusil qui lui tournait le dos, Desjours surgit de derrière une pierre tombale. D'une main, il écarta le fusil ; de l'autre, il frappa le nez de l'homme avec le talon de la main, comme une patte d'ours, tout en lui fauchant les jambes d'une balayette. Les os craquèrent dans un éclat de sang. L'homme tomba lourdement. La base arrière de son crâne frappa violemment une pierre, il devint mou, inerte. Dans l'affrontement, Desjours avait ressenti une vive douleur à l'épaule, la plaie avait dû se rouvrir.

– Ça va ? demanda Thierry Dusseuil dans l'oreillette.

– Tout va bien, j'en ai eu un. Mais j'ai du sang plein la main.

François Desjours s'essuya sur la veste de l'inconnu avant de le fouiller. Pas d'autre arme, ni à la cheville ni à la ceinture. Il planta le canon du fusil dans la terre meuble jusqu'à l'obturer.

– Il y en a un second de l'autre côté, au sud, glissa Dusseuil.

– Je descends jusqu'au mausolée. C'est là qu'il m'a donné

rendez-vous. Je fais attention.

À mi-chemin, Desjours posa au sol le téléphone prépayé acheté deux jours plus tôt. Il en composa le numéro sur son smartphone, procéda à l'appel, puis coupa avant que le portable ne sonne. Il s'avança prudemment en direction du mausolée. Pas un bruit. Seul le vent venait perturber la quiétude des lieux en s'infiltrant entre les pierres tombales. Soudain, le hululement d'une chouette déchira la nuit, un claquement d'ailes s'éloigna dans le ciel. *Bruissement de frondaisons, silence...*

– Bonsoir, monsieur Desjours. Je suis content de faire enfin votre connaissance. Vous m'avez déjà échappé deux fois, mais pas celle-ci.

L'homme face à lui tenait un pistolet pointé dans sa direction. François Desjours ne discernait qu'une vague silhouette.

– J'ai cru comprendre que la fille ne viendrait pas ce soir. Où est-elle ? Vous avez ce qu'elle me doit ?

– Je ne l'ai pas sur moi. Vous devez me donner quelque chose en échange, je me trompe ?

– Vous n'êtes pas en état de discuter, monsieur Desjours.

– Alors c'est vous, Walid Kamal Soumié ?

Desjours ne pouvait détailler les traits du terroriste. Le visage de l'assassin de son père était dans l'ombre.

– Oui, mais il vaut mieux pour vous ne pas me voir. Il n'existe aucune photo de moi depuis près de trente ans.



La voix différait de celle qu'avait imaginée Desjours. Elle correspondait à celle d'un homme plus jeune. Il s'exprimait dans un français parfait.

– Un terroriste qui travaille avec tout le monde, vous avez trahi tous vos idéaux.

La silhouette se découpa sur le ciel éclairé par le halo de la ville. Elle n'appartenait pas à celui que Desjours avait entrevu la veille. Plus grand, plus mince, d'allure plus jeune, rien à voir avec un terroriste pansu presque sexagénaire.

– Vous n'êtes pas Walid Kamal.

– Non, monsieur Desjours, en effet, je ne suis pas Walid Kamal. Je suis venu à sa place parce qu'il est trop précieux à nos yeux. Il n'a jamais trahi aucun de ses idéaux, bien au contraire. Nous le payons pour qu'il nous protège du terrorisme international, des fous de Dieu, des illuminés qui veulent la destruction d'Israël. Ils feront tout pour parvenir à leurs fins, cela dure depuis plus de soixante ans. Je dois récupérer la marchandise promise et vous allez me conduire auprès de Loubna Maalki, c'est tout. Si vous coopérez, il ne vous arrivera rien.

– Elle n'a rien à voir avec ça, c'est une chercheuse.

– Une physicienne nucléaire qui pilote le projet de fabrication d'une bombe atomique. Mais elle était à Istanbul pour fournir à un terroriste international, en l'occurrence Walid Kamal, de l'uranium. Elle n'a pas hésité à le sortir de Syrie. Walid Kamal l'a piégée. Cette femme est dangereuse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# LIVRE 5

## *Vendredi 10 juin 2011*

### **Journal Al-Hakika, Damas, Syrie**

*Notre quotidien dévoile une carte des cibles potentielles en Syrie. Cette carte, dont le journal tient à conserver confidentielles ses sources, aurait été établie par l'armée américaine en cas d'offensive contre le pays. Les objectifs choisis par Washington ne sont pas militaires. Pour la région de Damas, il s'agit de l'hôpital central, de l'aéroport international et du palais présidentiel.*

# 1

*Quartier de Beşiktaş, Swissôtel, 8 heures*

– Un *bodel*<sup>47</sup> vient de tomber d'Hamisrad, tu lâches la Syrienne.

Tel-Aviv avait alerté un *sayan* d'Istanbul. L'agent dormant s'était risqué jusqu'à l'hôtel. Le temps pressait, les instructions avaient valeur d'injonction.

– C'est impossible, impossible !

Yarok renversa un fauteuil d'un coup de pied, balaya d'un revers de main rageur tout ce qui était sur le bureau. Une fois encore, son orgueil de mâle, sa fierté de Russe ne pouvaient s'y résoudre.

– Tu as tenté par trois fois, par trois fois tu as manqué ton objectif, mais ça n'est pas la raison. La mission n'est pas abandonnée, elle a changé, c'est différent. Walid Kamal nous a trahis, une de nos taupes au consulat d'Iran à Istanbul nous a informés qu'il s'apprêtait à rendre l'uranium. Tu ne feras que t'assurer de la livraison, tu la récupéreras et tu élimineras Walid. Quant à la Syrienne, elle pourra quitter la Turquie, sa mort est devenue inutile. C'est de Walid dont nous n'aurons plus besoin. Tu devras disparaître pour quelque temps, partir pour Londres te faire oublier. Tout est là-dedans.

Il lui tendit une enveloppe kraft. À l'intérieur, un passeport britannique et des chiffres griffonnés sur une demi-feuille de papier. Yarok se passa la main dans les cheveux. Il ne pouvait

échapper à l'ordre et fulmina. Rompu à la procédure, il savait comment l'exploiter ; le message correspondait à un contact. L'agent apprendrait tout par cœur, retrouverait un *sayan* dans la capitale britannique, puis disparaîtrait dans le monde invisible des mortels, parallèle, l'univers des ombres.

Yarok reviendrait un jour ou s'effacerait à jamais. Seule sa hiérarchie avait le pouvoir de peser sur son destin, son avenir, sa vie. Tous les agents se savaient en sursis, aucun n'y croyait.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toujours ma flasque à portée de main. Je déteste l'avion. Parce que les avions, ça peut exploser en plein vol. On vit dans un monde dangereux. J'ai peur de mourir, alors je bois.

Il désigna le petit flacon en argent dans le bar. Il brandit son verre :

– À nos retrouvailles, ma blanche colombe.

Il la força à trinquer. Walid but d'un trait avant de se resservir. Loubna trempa timidement ses lèvres. L'alcool fort la révoltait.

– Mais je suis prudent, je te connais, ma blanche colombe.

Il saisit le tube et disparut dans une pièce voisine. Loubna sortit de son sac à main un flacon de lévopromazine, un puissant neuroleptique. Elle en vida le contenu dans le verre de Walid, avant d'enfiler une paire de bas et de relever légèrement sa jupe. L'homme réapparut dans le salon et s'assit près d'elle, les yeux rivés sur ses jambes. Elle avait deviné, depuis le début, comment allait se dérouler la rencontre.

– Tu t'es faite belle, dis-moi. Tu as les mêmes goûts que ta mère, elle savait ce que j'aimais. Elle se rendait chaque fois plus désirable à mesure que ton père s'enfermait dans son honnêteté. Moi aussi, j'ai une surprise pour toi.

Il tira un couteau de sous le divan, une lame de boucher affûtée. Il s'amusa à le faire tourner dans sa main, à jouer avec les reflets, en contemplant le tranchant. Il caressa la nuque de Loubna.

– Tu es belle avec tes cheveux courts, tu es allée chez le

coiffeur pour moi. Je vais voir si tu es plus sensuelle que ta mère.

Il vida son verre, puis posa sa main sur le genou de la Syrienne avant de la remonter le long de la cuisse. Il haletait. Elle n'avait pas quitté le couteau des yeux, elle s'abandonnait. Il appliqua alors la pointe de l'arme sur la cuisse de la jeune femme avant de soulever sa jupe. Il jouait avec le tissu du sous-vêtement. Il la fixait droit dans les yeux pour y trouver la peur. D'un coup sec, il trancha l'élastique de la culotte. Loubna ne broncha pas. Il sourit.

– Tu aimes les jeux d'oncle Walid, comme tu les aimais à Beyrouth. Quand je te faisais sauter sur mes genoux, tu n'en avais jamais assez.

Il posa à nouveau sa main poilue sur la nuque de Loubna, forçant sa tête à s'incliner. Il appliqua alors la lame sur sa gorge. Elle avait fermé les yeux, la sueur perlait sur son dos. Elle ne portait plus attention aux remugles virils. Walid se mit à grogner en prédateur avide.

– Comme tu es douce, ma blanche colombe, comme tu es douce. Tu sais, j'ai gagné beaucoup d'argent à faire le terroriste. Tu me rajeunis. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas tenu une arme aussi effilée. Ces derniers temps, j'évitais de tuer avec un couteau, je craignais de salir mon costume en alpaga.

La lame n'avait pas quitté le cou. La Syrienne mesurait chacun de ses gestes. La respiration de Walid s'accélérait. Le terroriste tenait toujours fermement le manche. Puis il se mit à râler de plaisir avant de poser le couteau sur sa poitrine. Loubna se



releva, libéra un soupir. Repu, drogué, Walid s'enfonçait dans l'inconscience.

– Je sais ce que tu veux. Tu ne trouveras pas le tube. Il est caché.

Il grommelait, ses propos se perdaient dans le brouillard. Loubna attrapa ses paquets et son verre, puis se précipita dans la salle de bains. Prise de nausées, elle se rinça abondamment la bouche sous le robinet avant de vider son verre de bourbon. Elle arracha ses vêtements et se changea. Devant le miroir, elle se maquilla, éclaircit son teint. Elle remplaça ses lentilles de vue par d'autres, pigmentées. Ses yeux étaient maintenant mordorés. Elle ajusta une perruque blonde. Elle se contempla dans le miroir, étonnée de son allure. Elle qui ne portait que des teintes sombres avait fait le choix d'une robe estivale légère et colorée.

Dans le salon, Walid ronflait sur le canapé. Loubna déboucha la bouteille de whisky sur la table puis imprégna la chemise du Palestinien. L'homme ne réagit pas. La pièce s'emplit des vapeurs d'alcool. Le regard de la Syrienne s'attarda sur le briquet près du paquet de cigarettes. Elle le saisit, le serra, le doigt sur la molette. Une étincelle et tout serait fini. Les mots du terroriste résonnaient : *la première fois, on est pris d'écœurement...* Elle eut du mal à refréner son envie de faire justice là, tout de suite. Elle reposa le briquet.

Elle se dirigea vers le bar, en sortit la flasque argentée que le terroriste lui avait montrée. Elle s'en empara, la déboucha, la porta à son nez. Le même whisky que celui qu'il avait servi. Elle y versa le contenu d'un flacon de thallium. Une gorgée provoquerait une mort aussi certaine que pénible.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Quartier Şişli, hôtel du Liban, 15 heures*

– Maintenant, j'aimerais savoir ce qui se cache derrière tout ça et ce que tu es allée remettre à Walid.

– Je devais lui livrer un échantillon d'uranium iranien pour le transmettre à Israël. C'est tout. Je ne lui ai remis qu'un tube vide. Tu avais fini par me convaincre qu'il n'était pas digne de confiance. Tu avais raison. Mais il y a tant de pays qui veulent se doter de l'arme nucléaire.

Depuis que le Pakistan était détenteur de la bombe atomique, en réponse aux essais nucléaires indiens de 1974, la course aux armements n'avait pas cessé. À Karachi, par l'entremise du Dr Khan, la prolifération faisait florès. Il avait permis à son pays de faire la démonstration de la maîtrise de l'atome militaire en 1998 ; d'autres pays musulmans suivraient.

– Le Pakistan n'a cessé de vendre du matériel pour produire des bombes, reprit Loubna. Ils coopèrent tous pour y arriver. Un temps, il y avait la Libye, qui a définitivement et officiellement renoncé en 2004. L'Irak est sous contrôle américain, mais les autres poursuivent leurs recherches. L'Iran, la Corée du Nord, et même mon pays, la Syrie.

La mondialisation de l'économie, l'âpreté au gain dénuée de tous les scrupules avaient développé un véritable marché de l'arme nucléaire. Les technologies occidentales, acquises d'abord par le Pakistan, avaient été offertes à de nombreux clients. La première de ces techniques, hautement dangereuse, était l'enrichissement de l'uranium. Les centrifugeuses de dernière génération circulaient à travers les océans et les commerçants de

mort trouvaient des États complices, au-dessus de tout soupçon, pour faire transiter le matériel. Jusqu'à certains industriels suisses qui avaient commercialisé des centrifugeuses allemandes pour le compte de l'Iran, via le Qatar. Un navire pouvait transporter des centrifugeuses en pièces détachées par milliers. Ce commerce était lucratif, les clients payaient le prix fort.

– François, je te dois une confiance. Quand on m'a donné ton nom, j'ai eu le pressentiment de savoir qui tu étais.

Desjours fronça les sourcils de crainte d'apprendre un secret d'outre-tombe, lui qui cherchait à exorciser une période de sa vie. Un fantôme viendrait-il à nouveau le hanter ?

– Beyrouth-Ouest, le cimetière chrétien, c'est ça ?

Loubna vit le visage du Français se transformer. Il devenait dur, torturé. Desjours voulait surmonter la douleur d'une révélation.

– François, s'il te plaît.

– Quoi, s'il te plaît ? Vas-y, parle. Tu en as trop dit ou pas assez.

– J'étais gamine, j'avais onze ans. J'étais en sixième au Lycée français de Beyrouth quand un professeur nous a conduits au cimetière jusqu'à un cèdre au pied duquel les habitants du quartier déposaient des fleurs. Je m'en souviendrai toute ma vie, c'était le 24 juin 86. Deux ans plus tôt, un officier français y avait été brûlé vif par le Hezbollah. Notre professeur nous avait affirmé que jamais les Français n'abandonneraient le Liban et que cet officier était mort pour notre liberté. Chaque année,

nous allions porter des fleurs. On disait qu'il avait été retrouvé debout, serrant l'arbre dans ses bras. Et puis un jour, un bulldozer a renversé les tombes, arraché les arbres. Mais le Hezbollah n'a jamais touché le cèdre, par superstition, par peur, par respect, je l'ignore. On le disait habité de l'âme du Français. Aujourd'hui encore, chaque année, des anonymes posent des fleurs à son pied. Je n'oublierai jamais cet endroit.

Desjours restait muet, il écoutait. *Silence, long silence, silence insoutenable.* Loubna ressentit la pesanteur du mutisme. Elle reprit.

– C'était ton père ?

– C'était mon père.

– François, ton père est vengé. Walid ne survivra pas à son retour en Syrie. J'ai empoisonné son whisky.

Elle sortit de son sac à main un portable qu'elle présenta bien en vue.

– Et j'ai des photos de lui. On pourra identifier son cadavre, si on le retrouve un jour. Tu ne veux pas les voir, je suppose.

– Si, mais pas tout de suite. Plus tard, s'il te plaît.

Engourdi par les dernières images françaises de son père, les souvenirs de Beyrouth, Desjours soupira bruyamment pour effacer des sanglots contenus.

– Ne parlons plus de tout cela, reprit-il. L'histoire arrive à son terme. Mais d'ici à demain, il faut te mettre à l'abri. Je crois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à exterminer les terroristes internationaux depuis votre ordinateur, entre deux réussites. En fait, vous n'êtes qu'un petit comptable qui s'efforce de justifier les budgets pour payer sa voiture de fonction ou ses participations à des colloques interalliés à Naples, à Lisbonne ou à Norfolk. Vous n'avez jamais pensé en organiser un à Bagram en Afghanistan, au milieu de nos gars qui se font tirer comme des garennes ?

– C'est scandaleux, tu es un pacifiste.

– Et vous, un guerrier ? Vous est-il déjà arrivé d'utiliser une arme pour tuer au cours d'un combat ou d'un vrai corps à corps, comme à Uzbin ?

Desjours avait vu juste, le colonel ne sentait ni la poussière, ni la sueur. L'officier supérieur devint cramoisi. Il se retenait d'exploser de colère.

– Si les duels existaient encore...

– Vous me provoqueriez à la belote ? Non, à un concours de petits-fours, peut-être. Le plus gros mangeur a gagné, je ne me sens pas de taille à rivaliser. Et à Saint-Cyr, en sport, vous étiez champion du relais quatre fois quatre courbettes ?

– C'est honteux, honteux...

L'officier fit demi-tour avant de disparaître au milieu des convives. Catherine souriait en tenant sa coupe à deux mains. Décidément, Desjours ne ressemblait vraiment à aucun des hommes qu'elle avait l'habitude de côtoyer.

– Qu'est-ce que tu lui as mis ! Il ne t'avait rien fait.

– Il m'est insupportable depuis le début de la session. Il se pavane aux cocktails. Mais tu l'as vu ? Je déteste ces guignols. Parce qu'ils ont un lointain rapport avec des univers qui agitent le fantasme collectif, ils se font plus importants qu'ils ne sont. L'aspect romanesque du renseignement n'existe pas.

– Tu es un administratif tout autant que lui !

– C'est vrai. Mais j'ai eu l'occasion de sympathiser avec des gars de terrain. Ils racontent tous la même chose, la trouille au ventre, leur objectif, sauver leur peau tout en remplissant la mission au cœur d'un milieu hostile. En revanche, en commission, on ne voit que des bellâtres sanglés dans des costumes bien taillés qui viennent demander des rallonges budgétaires au nom des intérêts supérieurs de la nation. Ils ont l'impression de satisfaire des rêves d'adolescents, parce qu'ils le font au nom des services secrets.

Il s'était appuyé sur le bastingage pour contempler les allées et venues des navires sur le Bosphore. Le soleil se reflétait sur les façades des hôtels luxueux de Beşiktaş, sur la rive orientale d'Istanbul. Cette partie ressemblait à une forêt de grues. De récentes tours gigantesques étaient érigées à la gloire des échanges internationaux, symboles d'une ville concurrentielle et attractive pour les investisseurs. De mégalomaniques centres commerciaux, des quartiers modernes réservés aux nouveaux riches, des projets pharaoniques de marinas, dessinaient l'avenir de la métropole turque.

– J'ai l'impression que tu n'es pas vraiment ce que tu prétends être.



– Qu'est-ce que tu en sais ?

– L'intuition féminine ne trompe jamais. Tu m'as reconnu cette qualité, tout à l'heure.

Erick Winclart adressa un discret signe. Catherine l'avait remarqué, elle posa la main sur l'épaule de Desjours.

– Je crois que le consul te demande. Je vais te laisser, sinon tu vas me suspecter de toutes les intrigues.

– Oh, Catherine ! Loin de moi cette idée.

Sans qu'elle s'y attende, Desjours lui posa à son tour la main sur l'épaule et lui déposa un baiser sur la joue, tout en la gratifiant d'un clin d'œil.

– Allez, je te laisse. Je te souhaite une excellente soirée. Je vais rentrer seul.

*Décidément imprévisible, pensa-t-elle.*

Desjours abandonna Catherine à sa flûte de champagne, puis évita quelques convives jusqu'au diplomate.

– Il est temps de partir, dit Winclart. Si nous allions chercher ta protégée ? Il y a encore quelques petits détails à régler avant son départ.

Ils quittèrent le bord après avoir salué le commandant.

\*\*\*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dont l'AIEA ignorait officiellement l'existence.

Ce site devait être alimenté par du plutonium d'origine iranienne, vraisemblablement du réacteur à eau lourde d'Arak qui fonctionne à l'uranium 235 enrichi à 3-5 %, de qualité civile. Le combustible utilisé doit être retraité pour produire du plutonium de qualité militaire. La Syrie devait s'en charger avec le complexe d'Al-Khibar. Il aurait eu la capacité de traiter un à 3 kg de plutonium par an. Pour mémoire, la fabrication d'une bombe atomique nécessite une quantité de 4 à 8 kg selon sa puissance.

L'analyse des images satellites montre que ce site n'était relié à aucun réseau électrique, sa dimension modeste réfute une activité civile. Par ailleurs, la Syrie ne possède aucune ressource en uranium et n'en importe pas, ce qui écarte un centre d'enrichissement.

Les clichés de ce jour révèlent une intense activité de déblaiement des gravats, sous surveillance étroite d'engins militaires et de nombreux blindés.

L'absence de réaction de la part de la Syrie, la discrétion de l'État hébreu militent en faveur d'une intervention préventive sur un site nucléaire à vocation très certainement militaire.

La destruction du site syrien d'Al-Khibar a temporairement entravé la filière plutonium iranienne et la coopération entre ces deux pays. Seule désormais la filière d'uranium enrichi prospère. L'opération israélienne a donc retardé de cinq ans la mise au point d'une arme nucléaire.

## 2

*Istanbul, 11 heures*

L'ambulance filait toutes sirènes hurlantes vers l'aéroport Atatürk. Officiellement, les modalités de l'évacuation sanitaire d'un officier féminin de la frégate *Jean-Bart* avaient été réglées avec les autorités turques.

– Évitez les sirènes, lâcha Desjours par l'ouverture. Il ne faut pas trop se faire remarquer.

– Ici, à Istanbul, tout le monde klaxonne. Quand vous conduisez, vous allez tout droit et vous klaxonnez pour que les voitures s'écartent. Si vous ne le faites pas, personne ne vous prend au sérieux. Une ambulance, lorsqu'elle se déplace, doit avoir la sirène, sinon ce n'est pas une vraie ambulance.

Le conducteur avait bloqué l'alarme et la pédale d'accélérateur. Le véhicule filait en slalomant entre les voitures sur le boulevard. Desjours se tenait aux parois, veillant à ne pas tomber. Il avait la sensation d'une accélération constante. L'ambulance traversa un carrefour en grillant un feu rouge. Un taxi et une bétonneuse l'évitèrent dans un crissement de pneus. Le véhicule blanc marqué du croissant rouge poursuivait sa course folle en direction de l'aéroport. Le conducteur, concentré sur sa conduite, fonçait pied au plancher.

– On y est dans moins de dix minutes, lança-t-il.

*Pas certain à cette allure, pensa Desjours.*

Cousin d'une secrétaire au consulat de France, le chauffeur avait été payé pour arriver à destination. Il atteindrait l'avion coûte que coûte, quitte à violer quelques règles du code de la route. La femme sur le brancard, ballottée au gré des écarts de l'ambulance, s'agrippait tant bien que mal, craignant de tomber à chaque coup de volant.

Le consul de France avait obtenu que la prétendue malade, médicalement rapatriée pour Paris, soit exemptée du contrôle d'identité et des mesures de sécurité. L'ambulance passa le poste de police sans s'arrêter et accéda directement au tarmac en empruntant à fond de train l'accès réservé aux autorités officielles. Elle fila jusqu'à l'Airbus qui n'attendait plus que la femme alitée avant de rouler. Les réacteurs tournaient au ralenti dans un sifflement continu. Les équipes de la plate-forme, ravitaillement, entretien, restauration, bagagistes, avaient déserté l'aire. Tous les passagers, dont les stagiaires de l'IHEDN, patientaient à bord. Il ne manquait parmi eux que François Desjours, l'ancien médecin de marine, qui veillerait sur la malade tout au long du vol. C'est pourquoi l'ambulance avait opéré un détour jusqu'à son hôtel. Les autorités turques en avaient été informées. Le véhicule sanitaire s'immobilisa au bas de la passerelle arrière.

\*\*\*

*Aéroport Atatürk, terminal 1, 11 h 15*

– Sophie Pacaud n'est pas passée, elle n'a pas embarqué sur le vol AF 3141 ?

– J'ai bien une Sophie Pacaud sur ma liste, répondit l'hôtesse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Composition et mise en pages réalisées par  
Compo 66 – Perpignan  
229/2011

Éditions du Rocher  
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi  
98000 Monaco  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : janvier 2012  
N° d'impression :

## Notes

---

1. En monnaie libanaise, 100 000 livres valent en moyenne 50 euros.
2. Force intérimaire des Nations unies au Liban.
3. Opération Homo : ancienne désignation de l'élimination physique de terroristes, utilisée de 1959 à 1965.
4. IHEDN : Institut des hautes études de défense nationale.
5. *Yarok* : « vert » en hébreu.
6. « L'année prochaine à Jérusalem. »
7. Organisation du renseignement intérieur.
8. Madame, bonjour. Savez-vous qui est cette femme ?
9. Oui. C'est ma voisine syrienne, Loubna Maalki, Loubna Maalki.

10. Les papiers de la voiture le confirment. Il faudra passer au commissariat demain. Rentrez chez vous.
11. *Sayanim*, pluriel de *sayan* : agent dormant en immersion, chargé de fournir une aide logistique.
12. Vingt-quatre mille pieds.
13. *Habalim*, pluriel de *habal*: « crétin ».
14. Armée israélienne.
15. Les agents israéliens ne citent jamais le Mossad, mais Hamisrad, « le bureau ».
16. *Tyioul* : promenade scolaire de fin d'année ou familiale.
17. Sherut ha-Bitahon ha-Klali, ancien Shin Bet, service de contre-espionnage israélien.
18. Service de sécurité militaire.
19. FSB : service de sécurité russe, successeur du KGB dissous en 1991.
20. Agence internationale de l'énergie atomique.
21. *Mabuah* : informateur non juif.
22. Acte d'immigration en Terre sainte.
23. Bâtard ! Tu es mort !
24. Près de 1 500 euros.
25. Clochard.
26. La ferme, bon à rien ! Grouille-toi !
27. CPCO : centre de planification et de conduite des opérations.
28. Sous-dir : sous-directeur.



29. Un excellent prix pour le tout, mon ami.
30. C'est d'accord pour le tout.
31. Parfum de fleur.
32. Chapelet musulman.
33. Les chiottes.
34. Pacha : argot qui signifie « commandant d'un bâtiment de la marine ».
35. Je témoigne qu'il n'est de Dieu que Dieu et je témoigne que Mohammed est le prophète de Dieu.
36. *Yekhida* : « division ».
37. Forces aériennes d'Israël.
38. Vache.
39. Perche.
40. *Connect* : contact avec la *boom*.
41. Le plein...
42. Fin de l'exercice.
43. Abréviation employée par les auditeurs entre eux pour nommer l'IHEDN.
44. Kartal : prison d'Istanbul qui a notamment accueilli Ali Agça, auteur de l'attentat contre Jean-Paul II en mai 1981.
45. *Krycha* : un « toit ». En Russie, c'est aussi l'appellation de la protection d'un client par une mafia.
46. Pain libanais.
47. *Bodel* : courrier du Mossad
48. Ça va, ça va bien.

49. Ça suffit, fils d'âne ! Donne-moi le téléphone !
50. Merde, fait chier !
51. Bonjour, monsieur !
52. Laisse le monsieur, Recep !
53. Sale porc ! Fils de chien !
54. J'ai pigé, la blondinette !
55. Petit merdeux.
56. Oui, juif.
57. Eau chaude et eau froide : argot militaire pour désigner la Légion d'honneur et l'ordre national du Mérite.
58. Les codes couleurs : argot militaire pour désigner les barrettes de décorations.
59. Autorisation.
60. BNL : bas niveau de lumière, très faible éclairage des instruments pour piloter avec les JVN sans éblouissement. Position d'attaque de nuit.
61. Capitaine de corvette.